

LE P. VINCENT DE PAUL BAILLY A ROME

Un concert unanime de regrets, de douleur, de louange, s'est élevé de toutes parts autour de la tombe du P. Vincent de Paul Bailly, qui mourait à Paris, le matin du 2 décembre 1912, au moment où il atteignait sa quatre-vingt-unième année.

On peut affirmer que cette longue vie si pleine s'est consumée tout entière au service de Dieu et de l'Eglise. Son ardent amour pour Rome et le Pape ne connaissait aucune limite, et pour cette noble cause aucun sacrifice ne lui coûtait.

Dans Rome il voyait la chaire de Pierre et le centre de la catholicité. Dans le Pape il voyait le vicaire du Christ, et rien autre. Et ce n'était pas là pour lui une vaine formule. Une parole du Pape, un désir du Pape étaient pour lui une



LE P. BAILLY VERS 1867

parole, un désir du Christ, et il employait à les réaliser toute l'ardeur de son zèle, toutes les ressources de son intelligence. Jamais il ne connut d'autre direction que la direction du Pape, et, quoi qu'on en ait dit, il n'en a jamais suivi d'autre.

Mais on parlera ailleurs des luttes doctrinales de cet « ouvrier inconfusable ». Nous voudrions seulement rappeler ici les rapports extérieurs du P. Vincent de Paul Bailly avec Rome.

En dehors des nombreux pèlerinages qu'il y conduisit, soit seul, soit avec le P. Picard, il y fit deux séjours prolongés.

Un premier séjour de deux ans (1861-1862) pour compléter ses études théologiques; il logeait à Saint-Claude des Bourguignons, occupé alors

par les Résurrectionistes, avec son jeune frère, le R. P. Emmanuel, qui est aujourd'hui le Supérieur général des Augustins de l'Assomption. Mais il ne se cantonna pas dans les études scolastiques. Avec un esprit curieux du détail pittoresque, il étudia aussi la Rome papale, en observateur sagace, en érudit et en artiste. Tout de Rome l'intéressait vivement : ses monuments, ses antiquités, ses sanctuaires, ses fêtes, ses coutumes, ses traditions, ses légendes. Aussi c'était merveille plus tard de visiter Rome avec lui. Il n'en ignorait rien. Aucun recoin sur lequel il n'eût quelque piquante anecdote, quelque ravissante histoire; et les guides les plus férus de leur capacité étaient étonnés et confus, en l'entendant, de leur propre ignorance.

Le P. Vincent de Paul séjourna une seconde fois à Rome ou dans les environs, de 1867 à 1869, comme aumônier volontaire des zouaves pontificaux. Nous nous arrêterons un peu plus longuement sur cette période importante de sa vie.

On sait que l'année 1867 vit la révolution multiplier ses attaques contre Rome et le Pape. C'est alors que Garibaldi, le comparse du gouvernement de Victor-Emmanuel, rentre en scène. Ses bandes, accrues de nombreux soldats de l'armée régulière, harcèlent les frontières sur tous les points. Il fallut, en septembre, distribuer par groupes la petite troupe pontificale pour faire face sur toute la ligne de la frontière contre un ennemi sans cesse renouvelé. On le contenait et on le refoulait, mais les marches succédant aux marches, les privations aux privations, les rencontres aux rencontres, auraient fini par épuiser les forces, sinon le courage.

La situation devenait critique, d'autant plus que l'hypocrite gouvernement italien, non content d'équiper et de ravitailler sournoisement les bandes garibaldiennes, annonçait son intention d'intervenir, sous prétexte de pacification.

Le 17 octobre, Pie IX éleva la voix dans une Encyclique au monde entier. Après avoir stigmatisé les fraudes, les mensonges, les perfidies du gouvernement subalpin, il disait : « Quoique Nous soyons défendu par la bravoure et le dévouement de Notre armée dont les exploits révèlent un courage qu'on peut appeler héroïque, il est évident qu'elle ne pourra résister longtemps au nombre beaucoup plus considérable de ses indignes agresseurs. »

En effet, le 22 octobre, Garibaldi amenait 10 000 hommes devant Monte-Rotondo, pendant que des conjurations éclataient aux portes de Rome et dans Rome même, où une mine faisait



Le P. Bailly.

Le capitaine Wyart, au sommet.

ZOUAVES PONTIFICAUX AVEC LEUR AUMÔNIER AU CAMP D'ANNIBAL

sauter une caserne de zouaves, la caserne Serristori, ensevelissant sous ses décombres tous les soldats qui s'y trouvaient.

Aussi l'appel du Pape, tout discret qu'il était, fut entendu, et de tous les points de l'horizon accoururent de nombreux volontaires pour défendre Pie IX et ce qui restait du patrimoine de saint Pierre.

Le diocèse de Nîmes se distingua dans cette générosité et équipa aussitôt une troupe considérable. Quelques-uns arrivèrent à temps pour prendre part, le 3 novembre, à la glorieuse bataille de Mentana, où 3 000 soldats du Pape s'étaient heurtés à 10 000 garibaldiens et les avaient mis en fuite. Mais le plus fort contingent se forma quelques jours plus tard. De brillants élèves du collège de l'Assomption, dirigé par le P. d'Alzon et le P. Vincent de Paul, en faisaient partie. Nommons Jean de Puységur, neveu du P. d'Alzon, le marquis de Valfons, Félix Varin-d'Ainvelle, etc. Ils constituaient un groupe de quarante-quatre, auxquels d'autres se joignirent à Mar-

seille, et le P. d'Alzon leur adjoignit comme aumônier volontaire le P. Vincent de Paul.

Le départ de cette troupe attira sur l'avenue Feuchères une foule immense qui envahit la gare, ne cessant de crier : « Vive le Pape ! Vivent les zouaves ! » Le chef de gare, débordé, perdait la tête et, dans sa rage anticléricale, proférait des blasphèmes. Un des professeurs de l'Assomption, M. Allemand, le saisit par sa cravate et, le secouant furieusement, lui criait dans la figure, d'une voix stridente : « Vive Dieu ! Monsieur ! Vive Dieu ! Monsieur ! » Le chef de gare alla se cacher, et les volontaires du Pape partirent au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

Ils arrivèrent à Rome trois jours après la bataille de Mentana et furent reçus par le héros de cette journée, le colonel de Charette.

Celui-ci écrivit alors à M^{sr} Plantier, évêque de Nîmes, pour le remercier de cet important secours. Il disait :

« Les nombreuses recrues qui nous arrivent de Nîmes vont fournir le moyen de créer un troi-

sième bataillon qui sera commandé par un de vos enfants, un de nos plus braves officiers. Je veux parler de M. d'Albiousse (1). Le pauvre Pascal (2) a succombé à Mentana, mais il est mort comme un héros, en combattant pour le droit et pour la justice. Le sergent Arnaud (3) a été proposé pour la médaille militaire. Il n'y en a que deux dans tout le régiment. Quant aux autres Nîmois, il faudrait les nommer tous, car tout le monde a fait plus que son devoir. »

Pie IX voulut recevoir en audience spéciale les volontaires de Nîmes. Le P. Vincent de Paul les lui présenta le 15 novembre, au nombre de quatre-vingt-dix. Le Pape les harangua, leur parla du P. d'Alzon et leur déclara qu'il était son grand ami. « Vous êtes venus ici défendre le Saint-Siège, le chef de l'Eglise. Vous écrirez à vos familles qu'il est calme, parce qu'il est entre les



Phot. Graffe.

LE P. BAILLY VERS 1883

maines de Dieu. Vous parlerez aussi des ennemis de l'Eglise ; vous direz qu'ils ne croient ni à Dieu ni aux hommes. Beaucoup parmi eux ne sont pas foncièrement mauvais, mais ils se rendent solidaires du mal que font les autres, parce qu'ils ont peur et se croisent les bras. C'est là le péril des révolutions : Les bons tremblent et se cachent. »

Les volontaires nîmois furent versés en grande partie dans la 4^e compagnie du 3^e bataillon. Ce bataillon était commandé par le comte d'Albiousse, et la 4^e compagnie avait pour capitaine Wyart. Le P. Vincent de Paul était particulièrement affecté, comme aumônier volontaire, au service

de cette compagnie. De là naquirent entre l'aumônier et le capitaine Wyart des relations de grande intimité qui se continuèrent plus tard, quand le P. Vincent de Paul fut devenu le rédacteur en chef de la *Croix*, et le capitaine Wyart, Dom Sébastien, Abbé général de tout l'Ordre cistercien réformé.

Le capitaine, en donnant aux siens des nouvelles de « sa famille de 140 enfants », disait : « Heureusement mes enfants ont de la barbe au menton, ce qui dispense de bien des soins. Ils sont la plupart Nîmois, et je n'en suis pas fâché. Le méridional, généralement, n'engendre pas la tristesse. »

Monte-Rotondo fut la première résidence assignée à la 4^e compagnie, et le P. Vincent de Paul y séjourna quelque temps. Ce fut alors qu'il exhuma les restes du soldat Pascal, que réclamait la famille, et qu'il prit soin d'ériger un monument à ce héros de Pie IX.

L'été suivant (1868), le 3^e bataillon alla dresser ses tentes au camp d'Annibal, cet agreste plateau qui domine Rocca di Papa, et d'où la vue s'étend à l'infini sur l'*agro romano*. Ils partirent de bonne heure par un clair matin de juin, et le P. Vincent de Paul accomplit toute l'étape de Rome au camp (25 kilomètres) à pied et à jeun, marchant à côté des zouaves, afin de pouvoir dire la messe en arrivant au camp. Les braves soldats s'étonnaient et l'admiraient. Comment auraient-ils osé se plaindre de la fatigue ou de la chaleur ?

Par sa situation d'aumônier volontaire, le P. Vincent de Paul échappait partiellement aux règlements qui régissaient la vie des aumôniers titulaires. Il avait plus de liberté pour se livrer aux initiatives de son zèle et plus de facilité pour entrer en contact avec le soldat, partager ses étapes, faire les marches en sa compagnie, vivre de sa vie, tandis que l'aumônier titulaire devait, de par les règlements, aller à cheval et se mêler davantage avec les officiers.

Il profitait de toutes les circonstances pour se donner à tous et rendre tous les services possibles. Ses confrères de l'aumônerie ont conservé de lui le souvenir d'un zèle infatigable qui exerçait sur les zouaves une influence étendue et profonde. Sa tente était célèbre et on la fréquentait beaucoup.

Au milieu de cette nature pittoresque, on menait joyeuse vie au camp. L'entrain, la gaieté, l'esprit de famille régnaient dans la troupe. Un trait fera ressortir la cordialité qui unissait les chefs et les soldats.

On se livrait un jour à l'exercice du saut. Deux zouaves tenaient une corde et l'élevaient progressivement pour augmenter la difficulté et attester l'élasticité des jarrets qui devaient la franchir. Le colonel de Charette, qui avait la prétention d'être le plus leste du régiment, criait : « Plus haut !

(1) Ancien élève, lui aussi, du collège de l'Assomption.

(2) Dont les restes furent recueillis par le P. Vincent de Paul.

(3) Qui se consacra ensuite au service de M^{sr} de Cabrières.

Plus haut ! » Il s'élance, butte contre la corde, et s'étend à plat ventre. Furieux de sa culbute, il se relève et allonge un grand coup de pied dans le bas des reins du zouave qui tenait la corde. Celui-ci, dans son indignation, s'écria : « Si vous n'étiez pas mon colonel, je vous f...lanquerais ma baïonnette dans le ventre ! » Le colonel, comprenant son tort, saute au cou du zouave et lui dépose sur les joues deux retentissants baisers. Ceci réparait cela. Ce zouave, devenu le Fr. Hilarion, est allé mourir, sous le froc du moine, à la Trappe d'El Athroun, en Palestine.

Avec des caractères de cette trempe, le P. Bailly devait bien s'entendre.

Aussi sa tente était assiégée par ces jeunes gens aussi ardents aux exercices de l'âme qu'aux exercices du corps. Etablie un peu à part sur un tertre, elle dominait le camp. Une inscription très expressive en surmontait l'entrée : *Domus pacifica*. On y trouvait la paix, la véritable paix du cœur, d'où naît l'ardeur des batailles. Beaucoup y trouvèrent aussi le germe de la vocation religieuse, et, quand leur épée devint inutile, échangèrent leurs armes contre le froc du moine. L'un d'eux

fut envoyé par le P. Bailly au noviciat de l'Assomption et est aujourd'hui à la tête de l'orphelinat du P. Halluin sécularisé à Arras ; mais la plupart de ceux qu'appelait la vie du cloître ont choisi la rude vie du Trappiste.

Ce séjour près du Pape, au milieu des héroïques zouaves, contribua à fortifier dans le cœur du P. Vincent de Paul son amour pour le Saint-Siège, sa fidélité et son dévouement au Vicaire du Christ. Son caractère d'homme d'action prêt à toutes les entreprises et à tous les sacrifices pour la défense du successeur de saint Pierre y prit une trempe plus hardie. Aussi, plus tard, dans la presse, sa plume, vaillante comme une épée, continua le combat pour Dieu et pour l'Eglise, sous une autre forme, mais avec non moins d'éclat. Il lutta, avec un succès que la secte ne pouvait lui pardonner, contre les attaques du monde et de Satan, et il dressa, pour la défense de la religion et du Saint-Siège, un rempart dominé par la croix, qu'on peut assiéger, mais qu'on ne renverse pas.

E. LACOSTE.

